

Ivan Nilsen

La lueur d'opale

MARIE  BARBIER



# LA LUEUR D'OPALE

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Les Carnets de Salonique*, 2020

© Marie Barbier Éditions, 2022

ISBN : 978-2-491147-27-3

IVAN NILSEN

# LA LUEUR D'OPALE

*Roman*

MARIE  BARBIER



*À Altin et à ses semblables*



L'opale... Dans l'Antiquité, on prisait fort cette pierre fine aux reflets irisés. Mais la gemme était cassante. Plus d'un joaillier, remettant un bijou à son roi, en fit l'amère expérience et, pour sa faute, eut les mains sectionnées. Les hommes de l'art se vengèrent. Ils firent à l'opale une réputation infamante, celle d'une substance scélérate – d'une « pierre de malheur ».



CHAPITRE I

Monténégro

1995



D'abord, c'est une tache claire que l'on distingue à peine sur le fond moiré du chenal. À l'arrière-plan, la falaise calcaire projette son ombre sur les eaux vif-argent qui séparent la petite île du cap recouvert par les pins. La touche claire se déplace vers la gauche. Parfois dissimulée par un arbre, elle reparait un peu plus loin et poursuit son chemin. Nul doute : elle longe la mer. Dans le cercle noir des jumelles, la tache se fait silhouette. Un feutre brun surplombe l'imperméable écru. Du profil, malgré la lentille grossissante, on ne devine rien. Le chapeau, bien sûr, assombrit le visage, mais c'est aussi que le soleil, de l'autre côté du bras de mer, est passé derrière la muraille.

Après quelques centaines de mètres, la lumière devient soudain très vive : le promeneur est parvenu à cette zone où les rayons, n'étant plus arrêtés par les reliefs de l'île, caressent le rivage, les rochers, les taillis. De cet endroit, on aperçoit au loin la côte montueuse qui, s'avancant résolument dans la mer, semble prête à pousser son avantage, mais bientôt, prise d'une hésitation peut-être ou d'un remords, se replie, se retire et décrit pour finir un galbe nonchalant.

L'homme s'est arrêté devant ce paysage. Nul fâcheux ne vient troubler sa quiétude ; il n'y a que lui sur le sentier. Seules quelques mouettes rompent par instants le silence ; une légère brise, aussi, qui fait frémir la ramure des eucalyptus et diffuse leur parfum.

Son chapeau à la main, un pied posé sur une pierre, il a les yeux tournés vers l'horizon. Depuis la crête qui s'étire sur toute la longueur du cap, on aperçoit dans la lunette les cheveux sombres, encore abondants du promeneur.

Il reste là plusieurs minutes. Les rares cirrus qui traversent le ciel se colorent peu à peu de tons opalescents. La mer pâlit. Encore un moment et elle se pare de nuances gris perle ; puis rosées ; presque laiteuses, enfin. Quelque part sur la côte, au loin, un voile de corail s'accroche à la colline.

Mais voilà qu'il a bougé. Va-t-il faire demi-tour ? Non, il repart vers le cap. Un bref instant, son profil d'aigle surgit dans mon viseur. Mon sang se fige. Les tics s'emparent de mon visage. Sourcils, joues, lèvres, tout tressaute furieusement... au point que, dans la lunette, les images se brouillent... Il n'est pas temps de fléchir, pourtant : cela fait cinquante ans que j'attends ce moment. Il faut avancer, ne pas le perdre de vue ; rester à couvert, aussi.

Nous longeons bientôt le cimetière qui domine le cap. Entre les croix, les édicules, on aperçoit la mer, de l'autre côté cette fois. Il n'est pas question de s'arrêter : encore quelques minutes et notre homme atteindra la pointe extrême du chemin.

Est-ce la nervosité qui le gagne, lui aussi ? Il me semble que le marcheur a pressé le pas. La fraîcheur du soir,

celle de l'automne, l'a peut-être saisi. Dans une poignée de secondes, il atteindra la borne cimentée qui marque le terme du sentier. Il sera temps, alors, d'engager la manœuvre finale.

Quinze mètres, vingt peut-être le séparent de la pinède où nous avons cheminé. Ça y est, l'homme s'est arrêté.

Je fais à Pavel, mon adjoint, le signe convenu.

L'homme est toujours tourné vers le large. On jurerait qu'il le regarde intensément. À travers la lentille, je fixe le col de son imperméable, relevé désormais.

Concentré sur la couture du vêtement, je ne vois pas s'avancer mes hommes, tout proches de lui maintenant. A-t-il entendu quelque chose ? Il tourne la tête vers la gauche. De nouveau, son profil apparaît. D'une grande netteté, cette fois-ci. La ligne du nez se détache sur le ciel. Elle reste suspendue dans l'espace. Échappe à l'écoulement du temps.

De ce qui a suivi, je n'ai pas gardé un souvenir très précis. Je me rappelle seulement ces mots : « Monsieur Stracelli, veuillez nous suivre. » Et ce groupe d'hommes en noir, une tache claire au milieu d'eux, qui repart vers le port.



CHAPITRE II

Riviera albanaise

1996

*Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades  
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.*

RIMBAUD



N'était la vétusté du véhicule, je me serais volontiers pris pour un seigneur. Bien calé sur mon siège, le volant tenu d'une seule main, voire d'un doigt, je prenais plaisir à épouser les courbes de la route qui file à flanc de montagne depuis Saranda et surplombe la côte jusqu'au col de Llogara, un peu avant Vlorë.

J'avais appris peu de temps auparavant que ma requête (ou ma supplique) avait été exaucée. Oui, mon rédacteur en chef avait consenti, de guerre lasse, moins sans doute par conviction que par faiblesse ou par lâcheté, à faire de moi, pour quelque temps, le correspondant du journal dans les Balkans. À moi la liberté ! Pas de collègues, pas de chef à moins de deux mille kilomètres. Pas d'épouse à proximité non plus – ou d'ex-épouse ou de future telle. Le bonheur, en somme.

Certes, en fait de monture, la Fiat qu'on m'avait impartie à l'agence de location faisait pâle figure à côté des limousines aux vitres teintées croisées de loin en loin sur la route. Mais elle remplissait son office. Après trois mois de séjour à Belgrade, capitale de ce qu'on appelait

alors l'ex-Yougoslavie, et sitôt décroché mon brevet de correspondant des *Nouvelles de l'Europe*, je m'offrais une petite virée en Albanie – une manière de reconnaissance avant un séjour plus prolongé.

Pourquoi l'Albanie ? J'avais toujours été fasciné par cette Corée du Nord fichée au cœur de la Méditerranée et plus proche des côtes italiennes que Rouen ne l'est de Paris. Et quelque chose me disait que la prochaine réplique des secousses parties de Belgrade pourrait bien avoir lieu de ce côté. De fait, ça fermentait au Kosovo, un endroit notoirement peuplé d'Albanais qui faisait beaucoup parler de lui. Expliquer la situation à nos lecteurs sans parler de l'Albanie, c'eût été comme couvrir le conflit en Irlande du Nord sans jamais citer l'Angleterre. Voilà comment j'avais présenté les choses à Bertrand, mon rédac' chef, qui semblait me soupçonner de déguiser des escapades toutes personnelles, voire interlopes, en un combat pour l'intelligence des réalités balkaniques. « À part toi, Sacha, tout le monde s'en fout de l'Albanie », m'avait-il dit, sourcils et bouche tombant plus encore que d'habitude. Il n'avait pas tout à fait tort. Les Français ont tendance à confondre ce pays avec la Syldavie ou la Bordurie des albums de *Tintin* et le connaissent plutôt moins bien qu'elles. Enver Hoxha, le tyran local, a quelque chose de Plekszy-Gladz, il est vrai – la moustache en moins, bien sûr.

Mais fi ! Cette fois, le scepticisme du dépositaire de la chaîne hiérarchique avait cédé devant ma fougue. Et me voilà au pays des aigles ! À peine la frontière franchie, j'avais filé vers le sud. Tirana, la capitale, attendrait.

La « Riviera albanaise » : cette dénomination un rien insolite agissait sur moi comme un aimant. Deux jours à sillonner les routes côtières, à admirer les cultures en terrasses, les vergers chargés de fruits, le dessin compliqué de la côte, à jouir des vues superbes sur Corfou et à fuir du regard les blockhaus sans nombre qui jalonnent le rivage.

La tête emplie d'images, je remontais maintenant vers Vlorë, le petit port où j'avais prévu de passer trois jours à l'hôtel.

C'était la fin de l'après-midi, la température était idéale et je me sentais bigrement en forme. Je m'avisai alors que ma guimbarde, si antique fût-elle, était dotée d'un autoradio. Après les grésillements d'usage, je subis un premier assaut de variétés albanaises : j'optai résolument pour une nouvelle salve de friture. La séquence, telle une saynète de guignol, se répéta un certain nombre de fois quand soudain : *Mamma mia!* C'était la RAI. En fait de variétés, je fus à nouveau servi. Mais cette fois, revenu depuis peu de Rome où j'avais séjourné deux ans comme correspondant, je comprenais la langue. Cette circonstance ne valut rien aux malheureux interprètes : les grésillements reprirent bien vite de plus belle. Je devais traverser une zone fort dense en ondes péninsulaires car j'entendis bientôt le programme voué au *bel canto* qui avait bercé mes nuits romaines.

On diffusait cet air de Haendel qui donnerait des ailes à un mort : *Sta nell'ircana*, génialement claironné par la voix de tête d'un contre-ténor. Ah ! le temps béni des

castrats qui mettaient en émoi tout ce que l'Europe des Lumières comptait de dingos du bel organe. Porté par la musique, je rêvais les yeux grands ouverts. Mon tacot était près de se muer en bateau ivre, en char de Phaéton... Les montagnes elles-mêmes se prenaient à danser.

Je croisai alors un camion dont le fracas m'empêcha d'entendre l'annonce du morceau à venir. Mais le calme revint et, avec lui, la musique. Dès les premières mesures du récitatif, ponctuées de notes de luth, je sus qu'il m'était familier... sans que je parvinsse encore à l'identifier. Mais après l'entrée des cordes retentirent les paroles de l'aria... et la mémoire, d'un seul coup, me revint. *Scherza infida, in grembo al drudo*: « Amuse-toi, perfide, dans les bras de ton amant. » À Rome, j'avais écouté cent fois ce lamento sublime et déchirant. J'y voyais l'« hymne national » de ma rupture avec Domitille. *Infida*, oui, elle l'était, la canaille ! La peste soit de ces paroles funestes ! Accords indignes, allez au diable !!! Mon enthousiasme de tantôt gisait sur le pavé.

Les derniers kilomètres, parcourus au déclin du jour au travers d'un paysage soudainement affadi, furent sans remède. Pour les Italiens, Vlorë, c'est Valona. *Valona, morne plaine*, chuchotait le roulement de la voiture...

Je passai quelques jours dans la ville. Le dernier soir, par désœuvrement, j'ouvris *La Libre Serbie*, le journal acheté à la gare de Belgrade qui traînait dans ma valise.

Ni la une ni les pages suivantes, plats spécimens de la rhétorique du régime, ne retinrent mon attention.

Parvenu dans le ventre mou du quotidien, dans cette zone indécise où l'on se demande si l'objet de papier qui nous tache les doigts est vraiment destiné à la lecture ou si l'on ne ferait pas mieux de le réserver pour l'emballage ou pour raviver nos tisons assoupis; arrivé à ce point où le regard ne fait plus que glisser sur les pages, balayer distraitemment les colonnes sagement alignées, je tombai en arrêt. Non qu'une révélation ait été déportée, par quelque maladresse de composition, vers ce bas-fond du journal ou qu'un titre ait frappé mon esprit par sa justesse inattendue. Non: c'est une photo qui arrêta mon regard.

Le visage est presque de face, tourné de quelques degrés seulement. Tout y est singulier: la pommette et la joue droites, étonnamment fuyantes malgré la position de la tête qui les place en avant; l'autre joue, pour ainsi dire absente, comme si elle avait été emportée par quelque éclat d'obus ou par le coup de ciseau malheureux d'un sculpteur trop pressé; le menton, surtout, comme soustrait au visage: j'y vois l'image inversée du menton Habsbourg – celui de Charles Quint, celui de Philippe IV, tels que les pinceaux de Titien et de Vélasquez nous les ont laissés...

Et le front? Fuyant lui aussi? Achevant de faire de cette face une dérobadie complète, une esquive intégrale? Eh bien non: tout droit au contraire; vaste et dégagé; à peine ridé; surplombant un nez mince, interminable, dont on peine à dire, malgré la légère torsion de la tête, s'il est droit ou incurvé; comme si le visage se réduisait non à une lame de couteau mais à l'un de ces tés que

l'on trouve, je crois, chez les dessinateurs ou bien les géomètres. Le tout couronné de cheveux sombres, sans doute teints, clairsemés mais vivaces.

Le cliché, précisait la légende, remontait à 1995, au moment de l'arrestation au Monténégro. L'article – une simple colonne, un entrefilet – ne prétendait nullement analyser cette affaire de ressortissant suisse soupçonné d'avoir été un collaborateur d'Ante Pavelic; autrement dit, un Oustachi, un criminel de guerre. Le chroniqueur judiciaire se bornait à rappeler que l'accusé clamait son innocence et à citer son avocat: l'état de santé de son client, disait-il, n'était pas compatible avec les conditions de détention «déplorables, indignes» de la centrale de Podgorica. Il demandait son élargissement, en vain jusqu'à présent.

Des Oustachis, j'avais bien sûr entendu parler. La presse serbe ne perdait jamais une occasion de comparer ses adversaires croates du jour à ces comparses des nazis qui, entre 1941 et 1945, firent régner la terreur dans la région de Zagreb et dans toute la Bosnie. Mais je savais peu de chose à leur sujet. Intrigué par le cas de cet Albert Hassel – ou plutôt, selon la justice serbe, Emilio Stracelli –, je ne tardai pas à me mettre en chasse de publications sur leur parti, l'«Oustacha» qui, un demi-siècle après sa disparition, déchaînait encore invectives et passions. Aux livres et articles en français ou en anglais, je préférais les sources en serbo-croate: j'avais étudié cette langue à l'université (mes origines slaves n'y étaient sans doute pas étrangères) et je prenais plaisir à m'y remettre.

Surtout, je trouvais dans ces ouvrages des témoignages uniques, à défaut d'être impartiaux.

Quoique cette enquête me plongeât au cœur du maelström balkanique, j'aurais été bien en peine d'expliquer à mon journal en quoi elle s'imposait à l'agenda de son correspondant en Albanie. Je menais donc mes recherches en toute discrétion, et c'est à l'occasion de mes congés que je fis un saut à Marseille, la ville où les Oustachis avaient fait parler d'eux pour la première fois. Chez un bouquiniste proche de la Canebière, je mis la main, tout à fait par hasard, sur les *Souvenirs d'un gamin du Vieux-Port* (1967). En feuilletant le livre, je tombai sur ces quelques pages, écrites longtemps après les faits, où l'auteur, alors âgé de quinze ou seize ans, rapportait ce qu'il avait vu, le 9 octobre 1934: le jour où le monde découvrit l'Oustacha.



CHAPITRE III

Marseille

1934

Mis en page par Soft Office  
Dépôt légal : Mars 2022